1
FRF.4 30719e
Case
F12C
24444

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

FAIT

A LA CONVENTION NATIONALE,

AU NOM DE SES COMITÉS DE SURETÉ GÉNÉRALE ET DE SALUT PUBLIC,

Sur la Conjuration ourdie depuis pluſieurs années par les Factions criminelles pour abſorber la Révolution Françaiſe dans un changement de dynaſtie; & contre Fabre-d'Églantine, Danton, Philippeaux, Lacroix & Camille-Deſmoulins, *prévenus de complicité dans ces Factions & d'autres délits perſonnels contre la Liberté.*

PAR ST.-JUST.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

Séance du 11 *Germinal.*

CITOYENS,

La révolution eſt dans le peuple, & non point dans la renommée de quelques perſonnages. Cette idée vraie eſt la ſource de la juſtice & de l'égalité dans un état libre: elle eſt la garantie du peuple contre les hommes artificieux qui s'érigent en quelque ſorte en patriciens, par leur audace & leur impunité.

Il y a quelque choſe de terrible dans l'amour ſacré de la patrie; il eſt tellement excluſif, qu'il immole tout ſans pitié,

NEWBERRY LIBRARY

ſans frayeur, ſans reſpect humain à l'intérêt public ; il précipite Manlius ; il immole ſes affections privées ; il entraîne Regulus à Carthage, jette un Romain dans un abîme, & met Marat au Panthéon, victime de ſon dévouement.

Vos comités de ſalut public & de ſûreté générale, pleins de ce ſentiment, m'ont chargé de vous demander juſtice au nom de la patrie, contre des hommes qui trahiſſent depuis long-temps la cauſe populaire, qui vous ont fait la guerre avec tous les conjurés, avec d'Orléans, avec Briſſot, avec Hébert, avec Hérault, & leurs complices, & conſpirent en ce moment avec les rois ligués contre la République ; qui ont favoriſé le projet de vous détruire & de confondre le gouvernement républicain, ont été les défenſeurs des traîtres & vos ennemis déclarés, & qui, pour échapper à la juſtice, prétendent que l'on vous attaque en eux. Ils ne témoignoient point cet intérêt pour vous, lorſqu'ils demandoient l'impunité de vos aſſaſſins & votre renouvellement qui eût été ſuivi de votre perte & de celle de la liberté. Puiſſe cet exemple être le dernier que vous donnerez de votre inflexibilité envers vous-mêmes ! Puiſſiez-vous, après les avoir réprimés, voir toutes les factions éteintes, & jouir en paix de la plénitude de votre puiſſance légitime, & du reſpect que vous inſpirez !

On a tenté depuis longt-temps de vous avilir, s'il étoit poſſible : vous avez marché entre la faction des faux patriotes & celle des modérés que vous devez abattre. Ces factions, nées avec la révolution, l'ont ſuivie dans ſon cours, comme les reptiles ſuivent le cours des torrens. Il faut quelque courage pour vous parler encore de ſévérité, après tant de ſévérité : l'ariſtocratie dit : *Ils vont s'entre-détruire.* Mais l'ariſtocratie ment à ſon propre cœur : c'eſt elle que nous détruiſons, elle le ſait bien. La liberté ne fut point compromiſe par le ſupplice de Briſſot & de Ronſin, reconnus royaliſtes. N'écoutez point la voix de ceux qui, tremblant devant la juſtice, s'efforcent de lier leur cauſe à l'illuſion du patriotiſme : la juſtice ne peut jamais vous compromettre, mais l'indulgence doit vous perdre.

Je viens donc dénoncer les derniers partiſans du royaliſme, ceux qui, depuis cinq ans, ont ſervi les factions & n'ont ſuivi la liberté que comme un tigre ſuit ſa proie. Je vais analyſer rapidement ce qui s'eſt paſſé, puis j'acheverai de vous dépeindre la conjuration & vous déſignerai ſes derniers complices.

Les conjurations inſtruiſent les gouvernemens à veiller ſur les mœurs & à conſerver la pureté des principes ſur leſquels repoſe la légiſlation : elles ſont un ſigne certain qu'on a né-

gligé de corriger beaucoup d'abus, & ſur-tout de punir l'injuſtice; que l'inſenſibilité des lois pour le malheur & pour les mécontentemens légitimes, a groſſi les factions, & que l'indulgence pour les méchans, ou la corruption des fonctionnaires, a découragé les cœurs & les a rendus indifférens pour la patrie.

Nous avons paſſé par tous les orages qui accompagnent ordinairement les vaſtes deſſeins. Une révolution eſt une entrepriſe héroïque dont les auteurs marchent entre les périls & l'immortalité : la dernière vous eſt acquiſe ſi vous ſavez immoler les factions ennemies.

Elles ſont le dernier eſpoir de la tyrannie ; elles ont leur ſource dans la paſſion ordinaire de tourner à ſon avantage perſonnel la réputation que l'on s'eſt faite; elles ont une autre ſource dans l'oppoſition étrangère. C'eſt ainſi que les gouvernemens Européens ont corrompu, depuis cinq ans, un grand nombre de ceux qui avoient joué un rôle dans la révolution. Beaucoup de gens ont aſſez d'eſprit pour faire le bien, peu de gens ont un cœur propre à le vouloir opiniâtrément. Qu'on ne s'étonne plus de la chute de tant de tréteaux ; ce fut chez tous les peuples la marche de l'eſprit humain, & c'eſt ce qui nous eſt reſté de la monarchie. Tout ce que les Tyrans nous reprochent de mal nous vient d'eux-mêmes, & l'Europe ſeroit heureuſe s'ils n'y régnoient point.

Plaiſe au ciel que nous ayons vu le dernier orage de la liberté, & que l'expérience nous ait appris qu'il faut une garantie au gouvernement libre ! C'eſt ce que je me propoſe de démontrer encore, en vous offrant dans ſes détails, dans ſa marche, ſes moyens & ſon but, la conjuration ourdie depuis pluſieurs années contre la révolution.

Vous aviez négligé de préciſer la garantie du peuple & la vôtre contre l'influence des pouvoirs intermédiaires. Les hommes revêtus de ces pouvoirs s'uniſſant pour vous accab er; le gouvernement étoit trop foible contre eux, parce qu'ils étoient livrés à l'intrigue & réſiſtoient au bien public : de-là la marche convulſive des affaires. Vous ne pouviez atteindre immédiatement tous les abus, les agens les favoriſoient. Rappelez-vous qu'ils ont tour-à-tour été livrés à Lafayette, à Dumouriez, au fédéraliſme. Le caractere perſonnel de quelques-uns de leurs membres a ſauvé la patrie dans les criſes & dans les trahiſons : mais la majorité de ces agens parut toujours livrée aux attentats.

L'étranger avoit calculé toutes les conſéquences d'un régime

où les derniers fonctionnaires coalisés se rendoient plus puissans que le gouvernement même. Deux raisons énervoient les institutions : dans les uns, l'envie de sortir de l'honnête obscurité ; dans les autres, la perfidie & la complicité avec les ennemis de la Patrie. Une troisième raison renversoit sans cesse l'harmonie suprême d'action dans le corps politique ; c'étoit l'usurpation constante de l'influence de la représentation nationale & du gouvernement républicain émané d'elle.

Nous allons voir quel parti les factions surent tirer de ces vices de notre complexion ; nous allons voir comment tous les crimes, forcés à dissimuler par la violence du penchant du peuple vers la liberté, fermentèrent, pêle-mêle avec la révolution ; nous allons démasquer tous les visages ; nous allons suivre pas à pas l'étranger.

Depuis le commencement de la révolution, l'Angleterre & les gouvernemens ennemis du peuple français ont perpétué parmi nous un parti composé de diverses factions coïncidentes, mais quelquefois inconnues les unes aux autres ; l'une d'entre elles etoit-elle abattue, les autres étoient mises en mouvement par la crainte, & venoient intercepter le cours de la législation & de la justice qu'elles redoutoient.

Le parti d'Orléans fut le premier constitué ; il eut des branches dans toutes les autorités & dans les trois législatures. Ce parti criminel, mais dénué d'audace, s'est toujours revêtu des prétextes de circonstances & des couleurs dominantes ; delà est venu sa ruine ; car, dissimulant toujours & ne brusquant pas, il étoit emporté par l'énergie des hommes de bonne foi & par la force de la vertu du peuple, & suivoit toujours le cours de la révolution ; se voilant sans cesse & n'osant jamais rien.

C'est ce qui fit croire au commencement que d'Orléans n'avoit aucune ambition ; car, dans les circonstances les mieux préparées, il manqua de courage & de résolution.

Ces convulsions secretes des partis qui dissimuloient, ont été les causes des malheurs publics. La révolution populaire étoit la surface d'un volcan de conjurations étrangères. L'Assemblée constituante, sénat le jour, étoit la nuit un ramas de factions qui préparoient la politique & les artifices du lendemain. Les affaires avoient toujours une double intention : l'une, ostensible & coloriée avec grace ; l'autre, secrete & qui menoit à des résultats cachés & contraires à l'intérêt du peuple.

On fit la guerre à la noblesse, amie coupable des Bourbons ; pour applanir le chemin du trône à d'Orléans. On voit à

chaque pas les efforts de ce parti pour ruiner la cour, ſon ennemie, & conſerver la royauté : mais la perte de l'une entraînoit l'autre, aucune royauté ne peut ſe paſſer de patriciat.

On avoit compté ſur l'aſcendant de Mirabeau pour conſerver le trône ſans patriciat. Lui mort, on eſſaya dans la réviſion de conſtituer ce problême : on ne le put pas. La légiſlation étant impuiſſante pour favoriſer ce parti, on ſe jetta dans la politique & dans l'intrigue. Une nouvelle ſcène s'ouvre : les crimes du tyran avoient fait abhorrer la royauté, que Briſſot, Vergniaud, Pétion & leurs complices vouloient maintenir pour d'Orléans : l'opinion du peuple étoit tellement oppoſée à la monarchie, qu'il n'y avoit aucuns moyens de la maintenir ouvertement. Alors on voit le parti d'Orléans diſſimuler de nouveau ; c'eſt lui qui propoſe quelquefois le baniſſement des Bourbons, & c'eſt lui qui veut les remettre ſur le trône ; c'eſt lui qui veut rétablir la royauté, & qui la proſcrit en apparence, c'eſt lui qui tous les ſoirs ſe retrouve avec d'Orléans, c'eſt lui qui le dénonce & le perſécute en apparence.

Cette conduite devoit faire paroître les partiſans ſecrets de la tyrannie les meilleurs amis de la liberté, & leur concilier l'opinion de manière à ce que le parti républicain étant renverſé & la confiance ſans bornes en eux, ils puſſent tout tenter parmi l'enthouſiaſme qu'ils auroient inſpiré.

Cette politique ne put réſiſter à l'énergie des partiſans de la République. Dumouriez, l'ami des rois & le chef de la faction d'Orléans ; Dumouriez qui ne s'étoit déclaré contre Lafayette que parce que celui-ci étoit l'homme de la cour ; Dumouriez qui vouloit le baniſſement du roi, mais non ſa mort, pour lui ſubſtituer une autre dynaſtie ; Dumouriez, l'homme de d'Orléans & de Briſſot, éclate. La politique de Briſſot & ſes complices eſt découverte ; c'étoit un roi de la famille d'Orléans que l'on avoit voulu. Tout eſt rapproché, les liaiſons ſont découvertes, d'Orléans eſt exécuté, il eſt puni de ſes prétentions criminelles. Mais les factions qui avoient ourdi ſon parti lui ſurvivent ; elles ſurvivent, les factions amies de Dumouriez : peuvent-elles aimer la République ? Non. N'eſpérez donc de paix dans l'état que lorſque le dernier partiſan de l'Orléans, que lorſque la faction des indulgens qui protége l'ariſtocratie, que lorſque les derniers amis de Dumouriez & ceux qui ont trempé dans les trahiſons ſans être découverts juſqu'aujourd'hui, ſeront morts : tout cela com-

poſe la conjuration de l'étranger. Il a conſpiré ſans ceſſe au milieu de nous (depuis 5 ans), en corrompant les orateurs pour nous donner des conſeils funeſtes que les circonſtances amenées ne permettoient pas de combattre, en aviliſſant nos monnoies, en bouleverſant nos colonies, en achetant les généraux & les pouvoirs, en détruiſant notre commerce, en interceptant la circulation des denrées & en conſtituant chaque département, chaque diſtrict, chaque commune, chaque ſection même, en fédéraliſme de fait & en autorité indépendante de la repréſentation nationale. Il a moins eſpéré de la force des armes que de l'imprévoyance des Français, & notre conduite n'a que trop juſtifié cet eſpoir.

Un régime nouveau s'établit difficilement, ſur-tout dans un grand empire où la multiplicité des rouages, des rapports & des dangers fait que la plupart des abus échappent à la juſtice & réſiſtent à la ſageſſe. Comment démêler les intrigues qui rompent tous les fils & confondent l'attention ? Comment faire écouter la voix tranquille du bon ſens, au milieu des piéges qui lui ſont tendus par l'eſprit ?

Mais enfin les périls auxquels la liberté vient d'échapper, ont rendu les citoyens plus attentifs. Que le paſſé nous inſtruiſe. L'étranger n'a pas réſolu ſans doute de nous laiſſer en paix : c'eſt à nous de dévoiler tous les partis qu'il a formés, tous les partiſans qui lui reſtent, & les trames qu'on a tiſſues : c'eſt avec les débris des factions échappées au ſupplice, qui craignent l'avenir, qu'on en créeroit de nouvelles.

Les diviſions de Mirabeau & des Lameth, qui étoient du même parti ; les diviſions des Lameth & de Lafayette, qui ſoutenoient la royauté ; celles de Briſſot & de d'Orléans, qui étoient ſecrétement amies ; tout nous convainc que l'étranger forma ou favoriſa de tout tems divers partis pour ourdir les mêmes complots & pour les rendre inextricables.

Tout récemment Hébert, le partiſan couvert de la royauté, déclamoit contre les banques, & ſoupoit tous les ſoirs chez les banquiers ; il parut l'ennemi déclaré de Chabot, &, le jour de l'arreſtation de Chabot, Hébert & ſa femme y devoient ſouper. Bien plus, pendant l'arreſtation de Chabot, Hébert n'a ceſſé de déclamer contre lui, & il étoit ſon partiſan.

Ronſin voyoit les étrangers Frey, beaux-frères de Chabot. Le banquier Coockhoff, Hollandais, avoit été l'ami de Dumouriez & le confident de tous ſes deſſeins ; il redigeoit le journal du Batave avec Clootz, qui aimoit l'univers, excepté la France ; & jamais on ne ſe douta de ces points de contact entre Ronſin, Chabot, Hébert & Clootz, qui même ſembloient diviſés.

Il y eut une faction en 1790 pour mettre la couronne ſur la tête de d'Orléans ; il y en eut une pour la maintenir ſur la tête des Bourbons ; il y eut une autre faction pour mettre ſur le trône de la France la maiſon d'Hanovre : ces factions furent renverſées le 10 août avec la royauté. La terreur força tous les conjurés ſecrets en faveur de la monarchie, à diſſimuler plus profondément ; alors toutes ces factions prirent le maſque du parti républicain. Briſſot, la Gironde & Dumouriez continuerent la faction d'Orléans ; Carra, la faction d'Hanovre ; Manuel, Lanjuinais & d'autres, le parti des Bourbons. Ces partis divers, qui avoient chacun un but politique, ſe confondoient dans la haine du parti républicain. Les périls unirent les premiers ; ils finirent par combattre tous enſemble pour la royauté, & périrent enſemble. L'étranger favoriſa ces diverſes factions ; il leur donna des armes dans la Vendée : avec elles il incendia les arſenaux ; par elles il diſloqua l'empire & le fit tendre au fédéraliſme, pour en réunir les débris ſous le régime monarchique ; par elles il ſoutint Dumouriez ; par elles il a tout tenté pour vous détruire, pour renverſer votre gouvernement, vous amollir & vous renouveller. L'étranger employa ces factions à tous les crimes par leſquels il prétendit à relever le trône, ou à nous empêcher de conſtituer la République.

Il y eut un autre parti qui ſe joua & fut de tous les autres, qui tantôt voulut uſurper, tantôt fut royaliſte, tantôt voulut des richeſſes, tantôt ſongea à ſe ménager une grande autorité quelque régime qu'il ſurvînt, tantôt ſervit l'étranger : ce parti, comme tous les autres, dénué de courage, conduiſit la révolution comme une intrigue de théâtre.

Fabre-d'Eglantine fut à la tête de ce parti ; il n'y fut point ſeul ; il fut le cardinal de Retz d'aujourd'hui, panégyriſte de d'Orléans, il a été juſqu'au moment de ſa détention, & même depuis, le continuateur de toutes les factions, il uſa de toutes les intrigues des autres, pour intriguer par elles, les dénonçant pour ne point partager leurs périls & leurs imprudences ; les ſervant lorſqu'il étoit ſûr de ne ſe point compromettre ; laborieux, parlant toujours aux autres le langage qui étoit dans leur cœur, avec un front péniblement ſincère. & les conduiſant par leur propre penchant ; cherchant ſoigneuſement tout ce qui ſe paſſoit pour ſavoir où trouver un fripon pour inſtrument de ſes deſſeins & connoître tous les yeux ouverts ſur l'intérêt de la patrie, pour les éviter ou les tromper. Il peignit fauſſement Marat ſous quelques-

unes de ſes propres couleurs, pour s'attirer une eſtime ſecrète; il joua ſur les eſprits & ſur les cœurs, ſur les préjugés & les paſſions, comme un compoſiteur de muſique ſur les notes d'un inſtrument.

Fabre fut royaliſte de tout tems dans le fond de ſon cœur; il diſſimula contre les autres, parce qu'il étoit lâche.

Ce fut dans la journée du 10 août que les chefs des différens partis royaliſtes ſe montrèrent à découvert. Pétion, Carra, Vergniaux, Briſſot, s'efforcèrent d'enchaîner le torrent du parti républicain; on les vit implorer le peuple en faveur du tyran & de ſa famille. Fabre contribua à ſauver Duport; il avoit eu, avant le 10 août, des intelligences avec la cour; il ſe prétendoit le confident de toutes les intrigues des Tuileries; beaucoup de gens lui ont entendu dire qu'il jouoit la cour: il eſt très-vraiſemblable qu'il jouoit tout le monde.

Fabre ne dit preſque mot pendant les dix premiers mois de la convention; il ménagea Dumouriez, Briſſot & les jacobins, & attendoit en équilibre que la victoire ſe fût décidée entre le crime & la vertu.

Au mois de juin, les intrigues que la terreur du 31 mai avoit rompues, ſe renouèrent. Chaque faction avoit un but particulier: toutes tendoient à la deſtruction de la Convention & du gouvernement. Chaque faction ayant ſes créatures & ſes dupes, il s'ourdit une conjuration ſourde & compliquée, qui corrompit tellement les pouvoirs & l'eſprit public, que la Convention nationale & les patriotes de bonne foi reſtèrent iſolés.

Il y eut alors un parti chargé par l'étranger de corrompre la République, d'y lancer la guerre civile par des opinions bruſquement énoncées & ſoutenues par la violence. Un ami de Chaumette dit, dans une ſociété populaire de la Nièvre, qu'il alloit arriver le tems où l'attachement d'un pere pour ſon enfant, où le reſpect filial ſeroient punis comme des attentats à la liberté naturelle des êtres.

Une ſociété populaire, livrée à Chaumette, oſa cenſurer votre décret ſur les cultes, & loua, dans une adreſſe, l'opinion d'Hébert & de Chaumette. Fabre ſoutint ici ces opinions artificieuſes. On attaqua l'immortalité de l'ame, qui conſoloit Socrate mourant. On prétendoit plus; on s'efforça d'ériger l'athéiſme en un culte plus intolérant que la ſuperſtition. On attaqua l'idée de la Providence éternelle, qui ſans doute a veillé ſur nous. On auroit cru que l'on vouloit bannir du monde les affections généreuſes d'un peuple libre, la nature, l'hu-

manité, l'Etre ſuprême, pour n'y laiſſer que le néant, & la tyrannie & le crime. Combien d'ennemis n'eſpéroit-on point faire à la liberté, en lui imputant ces outrages ! Ils ſont reconnus aujourd'hui traîtres à la patrie & royaliſtes, les auteurs de ces trames.

Chaumette, dans le temps de ces preſtiges, envoya 30 mille livres à ſon pere; il l'avertit de n'acheter ni domaines nationaux, ni biens d'émigrés.

Puiſſent les patriotes qui couvrent la France s'aimer aſſez pour ne rien faire qui attire de nouveaux troubles dans la patrie ! Que les Français honorent la raiſon, mais que la raiſon n'oublie point la divinité.

C'eſt une choſe remarquable, & dont la poſtérité aura honte, que l'étranger prit le rétabliſſement prétendu de la religion pour prétexte de la guerre qu'il nous fit, & s'efforça en même temps de nous donner l'athéiſme.

Il y eut un autre parti chargé de corrompre les repréſentans du peuple, pour faciliter le ſcandale & la révolte ariſtocratique que l'on méditoit; ce fut celui de Chabot. Un autre parti, initié dans tous les autres, fut chargé d'attaquer & de détruire le gouvernement & la repréſentation nationale, ſoit par la force, ſoit en obtenant ſon renouvellement.

Les partis criminels, chargés par l'étranger d'attaquer la repréſentation nationale & de provoquer votre renouvellement, vous ont préſentés comme affoiblis, comme uſés par dix-huit mois de travaux : ceux-là n'en ont point dit autant des tyrans contemporains qui pèſent ſur l'Europe depuis un demi ſiècle; ils ne ſont point uſés ceux qui conſpirent parmi nous depuis pluſieurs années. Le crime laſſeroit-il moins que la vertu?

Eſt-il une puiſſance au monde auſſi ſincère, auſſi amie du peuple, auſſi reconnoiſſante envers lui que vous l'avez été? Eſt-il beaucoup de gouvernemens dans l'hiſtoire qui aient ſoutenu comme vous le poids de quinze armées, celui de tant de trahiſons, celui d'un continent entier devenu injuſtement l'ennemi du peuple français? Vous êtes uſés! & vous avez vaincu l'Europe, & vous avez douze cent mille combattans ! Vos ennemis ne ſauroient payer trop cher votre deſtruction. Eſt-il rien de plus évident que la malignité & la trahiſon de ceux qui ont voulu renverſer la liberté en vous renouvelant? Le peuple français, par-tout vainqueur, ordonne à ſa repréſentation de prendre place au premier rang des puiſſances hu-

maines : c'eſt le peuple qu'on humilie en vous ; vous lui êtes comptables du dépôt ſacré de ſa grandeur. Le peuple a reconnu ſa République ; ſa volonté n'a pas beſoin de ſanction étrangère, & ſon mépris & la victoire eſt ſa réponſe à tous les tyrans, ou bien on ſait ici mourir!

Les mêmes hommes qui s'étoient efforcés, dès le commencement de la révolution, de la borner à un changement de dynaſtie, ſe retrouvent encore à la tête de ces factions dont le but étoit de vous immoler.

C'eſt ici que la patience échappe au juſte courroux de la vérité. Quoi! quand toute l'Europe, excepté nous qui ſommes aveugles, eſt convaincue que Lacroix & Danton ont ſtipulé pour la royauté; quoi! quand les renſeignemens pris ſur Fabre-d'Eglantine, le complice de Danton, ne laiſſent plus de doute ſur ſa trahiſon ; lorſque l'ambaſſadeur du peuple français en Suiſſe nous mande la conſternation des émigrés depuis la miſe en jugement de Fabre, l'ami de Danton, nos yeux refuſeroient encore de s'ouvrir! « Danton, tu répondras » à la juſtice inévitable, inflexible. Voyons ta conduite paſ» ſée, & montrons que depuis le premier jour, complice de » tous les attentats, tu fus toujours contraire au parti de la » liberté, & que tu conſpirois avec Mirabeau, avec Dumou» riez, avec Hébert, avec Hérault-Séchelles.

» Danton, tu as ſervi la tyrannie : tu fus, il eſt vrai, op» poſé à Lafayette ; mais Mirabeau, d'Orléans, Dumouriez, » lui furent oppoſés de même. Oſeroit-tu nier avoir été vendu » à ces trois hommes, les plus violens conſpirateurs contre » la Liberté ? Ce fut par la protection de Mirabeau que tu » fus nommé adminiſtrateur du département de Paris, dans » le temps où l'aſſemblée électorale étoit décidément royaliſte. » Tous les amis de Mirabeau ſe vantoient hautement qu'ils » t'avoient fermé la bouche. Auſſi tant qu'a vécu ce perſon» nage affreux, tu es reſté preſque muet. Dans ce temps-là » tu reprochas à un patriote rigide, dans un repas, qu'il com» promettoit la bonne cauſe, en s'écartant du chemin où » marchoient Barnave & Lameth, qui abandonnoient le parti » populaire.

» Dans les premiers éclairs de la révolution, tu montras à » la cour un front menaçant ; tu parlois contre elle avec vé» hémence. Mirabeau, qui méditoit un changement de dy» naſtie, ſentit le prix de ton audace ; il te ſaiſit. Tu t'é» cartas dès-lors des principes ſévères, & l'on n'entendit » plus parler de toi juſqu'au maſſacre du Champ-de-Mars. » Alors tu appuyas aux Jacobins la motion de Laclos, qui

» fut un prétexte funeſte & payé par les ennemis du peuple,
» pour déployer le drapeau rouge & eſſayer la tyrannie. Les
» patriotes, qui n'étoient pas initiés dans ce complot, avoient
» combattu inutilement ton opinion ſanguinaire. Tu fus nommé
» rédacteur avec Briſſot de la pétition du Champ-de-Mars, &
» vous échappâtes à la fureur de Lafayette, qui fit maſſacrer
» deux mille patriotes. Briſſot erra, depuis, paiſiblement dans
» Paris; & toi, tu fus couler d'heureux jours à Arcis-ſur-
» Aube, ſi toutefois celui qui conſpiroit contre ſa patrie,
» pouvoit être heureux. Le calme de ta retraite à Arcis-ſur-
» Aube ſe conçoit-il? Toi l'un des auteurs de la pétition,
» tandis que ceux qui l'avoient ſignée avoient été, les uns
» chargés de fers, les autres maſſacrés. Briſſot & toi étiez-
» vous donc des objets de reconnoiſſance pour la tyrannie,
» puiſque vous n'étiez point pour elle des objets de haine &
» terreur?

» Que dirai-je de ton lâche & conſtant abandon de la cauſe
» publique au milieu des criſes, où tu prenois toujours le
» parti de la retraite?

» Mirabeau mort, tu conſpiras avec les Lameth, & tu les
» ſoutins. Tu reſtas neutre pendant l'aſſemblée légiſlative,
» & tu te tus dans la lutte pénible des Jacobins avec Briſſot
» & la faction de la Gironde. Tu appuyas d'abord leur opi-
» nion ſur la guerre. Preſſé enſuite par les reproches des meil-
» leurs citoyens, tu déclaras que tu obſervois les deux par-
» tis, & tu te renfermas dans le ſilence. Lié avec Briſſot au
» Champ-de-Mars, tu partageas enſuite ſa tranquillité & ſes
» opinions liberticides: alors livré entièrement à ce parti vain-
» queur, tu dis de ceux qui s'y refuſoient, que puiſqu'ils
» reſtoient ſeuls de leur avis ſur la guerre & que puiſqu'ils ſe
» vouloient perdre, tes amis & toi deviez les abandonner à
» leur ſort. Mais quand tu vis l'orage du 10 août ſe prépa-
» rer, tu te retiras encore à Arcis-ſur-Aube. Déſerteur des
» périls qui entouroient la liberté, les patriotes n'eſpéroient
» plus te revoir. Cependant, preſſé par la honte, par les
» reproches, & quand tu ſus que la chute de la tyrannie étoit
» bien préparée & inévitable, tu revins à Paris le 9 août. Tu
» te couchas dans cette nuit terrible. Ta ſection qui t'avoit
» nommé ſon préſident, t'attendit long-temps; on t'arracha
» d'un repos honteux; tu préſidas une heure, tu quittas le
» fauteuil à minuit quand le tocſin ſonnoit; au même inſtant
» les ſatellites du tyran entrèrent & mirent la bayonnette ſur
» le cœur de celui qui t'avoit remplacé: toi, tu dormois ».

» Dans ce moment, que faiſoit Fabre, ton complice & » ton ami ? Tu l'as dit toi-même : qu'il parlementoit avec la » cour pour la tromper. Mais la cour pouvoit-elle ſe fier à » Fabre, ſans un gage certain de ſa vénalité, & ſans des » actes très-évidens de ſa haine pour le parti populaire ? Qui- » conque eſt l'ami d'un homme qui a parlementé avec la cour, » eſt coupable de lâcheté. L'eſprit a des erreurs, les erreurs » de la conſcience ſont des crimes.

» Mais qu'as-tu fait depuis pour nous prouver que Fabre, » ton complice, & toi aviez voulu tromper la cour ? Votre » conduite depuis a été celle de conjurés. Quand tu étois » miniſtre, il s'agit d'envoyer un ambaſſadeur à Londres pour » reſſerrer l'alliance des deux peuples : Noël, journaliſte » contre-révolutionnaire, fut offert par le miniſtre Lebrun ; » tu ne t'y oppoſas point : on te le reprocha comme une » foibleſſe ; tu répondis : je ſais que Noël ne vaut rien, mais » je le fais accompagner par un de mes parens. Quelle a été » la ſuite de cette ambaſſade criminelle ? la guerre concertée » & les trahiſons.

» Ce fut toi qui fis nommer Fabre & d'Orléans à l'aſſem- » blée électoralé, où tu vantas le premier comme un homme » très-adroit, & où tu dis du ſecond, que Prince du ſang, » ſa préſence au milieu des repréſentans du peuple, leur don- » neroit plus d'importance aux yeux de l'Europe. Chabot » vota en faveur de Fabre & de d'Orléans. Tu enrichis Fabre » pendant ton miniſtère. Fabre profeſſoit alors hautement le » fédéraliſme, & diſoit qu'on diviſeroit la France en quatre » parties. Roland, partiſan de la royauté, voulut paſſer la » Loire pour chercher la Vendée : toi, reſter à Paris où étoit » d'Orléans, & où tu favoriſois Dumouriez. Tu donnas des » ordres pour ſauver Duport : il s'échappa au milieu d'une » émeute concertée à Melun par tes émiſſaires, pour fouiller » une voiture d'armes. Mallouet & l'évêque d'Autun étoient » ſouvent chez toi : tu les favoriſas. Le parti de Briſſot accuſa » Marat ; tu te déclaras ſon ennemi : tu t'iſolas de la Mon- » tagne dans les dangers qu'elle couroit. Tu te fis publique- » ment un mérite de n'avoir jamais dénoncé Genſonné, » Guadet & Briſſot ; tu leur tendois ſans ceſſe l'olivier, gage » de ton alliance avec eux contre le peuple & les républicains » ſévères. La Gironde te fit une guerre feinte. Pour te forcer » à te prononcer, elle te demanda des comptes ; elle t'ac- » cuſa d'ambition Ton hypocriſie prévoyante concilia tout, » & ſut ſe maintenir au milieu des partis, toujours prêt à

» diſſimuler avec le plus fort, ſans inſulter au plus foible.
» Dans les débats orageux, on s'indignoit de ton abſence &
» de ton ſilence ; toi, tu parlois de la campagne, des délices
» de la ſolitude & de la pareſſe : mais tu ſavois ſortir de ton
» engourdiſſement pour défendre Dumouriez, Weſtermann,
» ſa créature vantée, & les généraux, ſes complices. Tu envoyas
» Fabre en ambaſſade près de Dumouriez, ſous prétexte,
» diſois-tu, de le réconcilier avec Kellermann. Les traîtres
» n'étoient que trop unis pour notre malheur : dans toutes
» leurs lettres à la Convention, dans leurs diſcours à la
» barre, ils ſe traitoient d'amis, & tu étois le leur. Le ré-
» ſultat de l'ambaſſade de Fabre fut le ſalut de l'armée priſ-
» ſienne, à des conditions ſecrètes, que ta conduite expliqua
» depuis.

» Dumouriez louoit Fabre-Fond, frère de Fabre d'Eglan-
» tine : peut on douter de votre concert criminel pour ren-
» verſer la République ?

» Tu ſavois amortir le courroux des patriotes ; tu faiſois
» enviſager nos malheurs comme réſultant de la foibleſſe de
» nos armées, & tu détournois l'attention de la perfidie des
» généraux, pour t'occuper de nouvelles levées d'hommes.
» Tu t'aſſocias dans tes crimes Lacroix, conſpirateur, de-
» puis long-temps décrié, avec l'ame impure duquel on ne
» peut être uni que par le nœud qui aſſocie des conjurés.
» Lacroix fut de tout temps plus que ſuſpect : hypocrite &
» perfide, il n'a jamais parlé de bonne foi dans cette enceinte ;
» il eut l'audace de louer Miranda ; il eut celle de propoſer
» le renouvellement de la Convention ; il tint la même con-
» duite que toi avec Dumouriez ; votre agitation étoit la même
» pour cacher les mêmes forfaits : Lacroix a témoigné ſou-
» vent ſa haine pour les Jacobins. D'où vient le faſte qui
» l'entoure ? Mais pourquoi rappeler tant d'horreurs, lorſque
» votre complicité manifeſte avec d'Orléans & Dumouriez
» dans la Belgique ſuffit à la juſtice pour vous frapper ?

» Danton, tu eus, après le 10 août, une conférence avec
» Dumouriez, où vous vous juràtes une amitié à toute épreuve,
» & où vous unîtes votre fortune. Tu as juſtifié depuis, cet
» affreux concordat, & tu es encore ſon ami au moment
» où je parle.

» C'eſt toi qui, au retour de la Belgique, oſas parler des
» vices & des crimes de Dumouriez, avec la même admi-
» ration qu'on eût parlé des vertus de Caton. Tu t'es ef-
» forcé de corrompre la morale publique, en te rendant,

» dans plusieurs occasion, l'apologiste des hommes corrom-
» pus, tes complices. C'est toi qui, le premier, dans un
» cercle de patriotes que tu voulois surprendre, proposâs
» le baniſſement de *Capet*, propoſition que tu n'osas plus sou-
» tenir à ton retour, parce qu'elle étoit abattue, & qu'elle
» t'eût perdu.

» Dumouriez, qui s'étoit rendu à Paris vers ce même
» temps, dans le deſſein d'influencer le jugement du tyran,
» n'osa point réſiſter lui-même au cri de la juſtice publique
» qui envoya le tyran à la mort. Quelle conduite tins-tu
» dans le comité de défenſe générale? Tu y recevois les com-
» plimens de Guadet & Briſſot, & tu les leur rendois; tu
» disois à Briſſot: vous avez de l'eſprit, mais vous avez des
» prétentions. Voilà ton indignation contre les ennemis de
» la patrie! Tu conſentis à ce qu'on ne fît point part à la
» Convention de l'indépendance & de la trahiſon de Dumou-
» riez; tu te trouvois dans des conciliabules avec Wimpfen &
» d'Orléans. Dans le même tems, tu te déclarois pour des
» principes modérés, & tes formes robuſtes ſembloient dé-
» guiſer la foibleſſe de tes conſeils; tu diſois que des maximes
» ſévères feroient trop d'ennemis à la République. Concilia-
» teur banal, toutes tes exordes à la tribune commençoient
» comme le tonnerre, & tu finiſſois par faire tranſiger la
» vérité & le menſonge. Quelle propoſition vigoureuſe as-
» tu jamais faite contre Briſſot & ſon parti dans la repré-
» ſentation nationale où je t'accuſe? A ton retour de la Bel-
» gique, tu provoquas la levée en maſſe des patriotes de
» Paris pour marcher aux frontières. Si cela fût alors arrivé,
» qui auroit réſiſté à l'ariſtocratie, qui avoit tenté pluſieurs
» ſoulèvemens? Briſſot ne deſiroit point autre choſe, & les
» patriotes mis en campagne n'auroient-ils pas été ſacrifiés?
» Ainſi ſe trouvoit accompli le vœu de tous les tyrans du
» monde pour la deſtruction de Paris & de la liberté.

» Tu provoquas une inſurrection dans Paris; elle étoit
» concertée avec Dumouriez: tu annonças même que s'il fal-
» loit de l'argent pour la faire, tu avois la main dans les
» caiſſes de la Belgique. Dumouriez vouloit une révolte dans
» Paris, pour avoir un prétexte de marcher contre cette ville
» de la liberté, ſous un titre moins défavorable que celui
» de rebelle & de royaliſte. Toi qui reſtois à Arcis-ſur-
» Aube avant le 9 août, oppoſant ta pareſſe à l'inſurrection
» néceſſaire, tu avois retrouvé ta chaleur au mois de mars
» pour ſervir Dumouriez, & lui fournir un prétexte hono-

» rable de marcher ſur Paris. Desfieux, reconnu royaliſte
» & du parti de l'étranger, donna le ſignal de cette fauſſe
» inſurrection. Le 10 mars un attroupement ſe porta aux Corde-
» liers, de là à la commune; on lui demanda de ſe mettre
» à ſa tête : elle s'y refuſa. Fabre alors s'agitoit beaucoup : le
» mouvement, dit-il à un député, a été auſſi loin qu'il le
» falloit. Le but de Dumouriez ſe trouva rempli : il fit de ce
» mouvement la bâſe de ſon manifeſte ſéditieux, & des
» lettres inſolentes qu'il écrivit à la Convention. Desfieux,
» tout en déclamant contre Briſſot, reçut de Lebrun, com-
» plice de Briſſot, une ſomme d'argent pour envoyer, dans
» le Midi, des adreſſes véhémentes où la Gironde étoit im-
» prouvée; mais qui tendoient à juſtifier la révolte projetée
» des fédéraliſtes. Desfieux fit arrêter ſes propres couriers à
» Bordeaux, ce qui donna lieu à Genſonné de dénoncer la
» Montagne, & à Guadet de déclamer contre Paris. Deſ-
» fieux dépoſa depuis en faveur de Briſſot au tribunal révo-
» lutionnaire. Mais Danton, quelle contradiction entre cette
» meſure extrême & dangereuſe que tu propoſas, & la mo-
» dération qui te fit démander une amniſtie pour tous les cou-
» pables, qui te fit excuſer Dumouriez, & te fit, dans le
» comité de ſûreté générale, appuyer la propoſition faite par
» Guadet, d'envoyer Genſonné vers le général traître? Pour-
» rois-tu être aveugle à ce point ſur l'intérêt public? oſe-
» roit-on te reprocher de manquer de diſcernement?

» Tu t'accommodois à tout : Briſſot & ſes complices ſor-
» toient toujours contens d'avec toi. A la tribune, quand
» ton ſilence étoit accuſé, tu leur donnois des avis ſalutaires
» pour qu'ils diſſimulaſſent davantage; tu les menaçois ſans
» indignation, mais avec une bonté paternelle, & tu leur
» donnois plutôt des conſeils pour corrompre la liberté, pour
» ſe ſauver, pour mieux nous tromper, que tu n'en don-
» nois au parti républicain pour les perdre. La haine, diſois-
» tu, eſt inſupportable à mon cœur, et tu nous avois dit :
» je n'aime point Marat. Mais n'es-tu point criminel & reſ-
» ponſable de n'avoir point haï les ennemis de la patrie?
» Eſt-ce par ſes penchans privés qu'un homme public dé-
» termine ſon indifférence ou ſa haine, ou par l'amour de
» la patrie que n'a jamais ſenti ton cœur? Tu fis le conci-
» liateur comme Sixte-Quint fit le ſimple pour arriver au but où
» il tendoit. Eclateras-tu maintenant devant la juſtice du peu-
» ple, toi qui n'éclatas jamais lorſqu'on attaqua la patrie? Nous
» t'avions cru de bonne foi quand nous accusâmes le parti

» de Briſſot ; mais, depuis, des flots de lumière ſont tombés » ſur ta politique. Tu es l'ami de Fabre ; tu l'as défendu, » tu n'es pas homme à te compromettre ; tu n'as donc pu » que te défendre toi-même dans ton complice. Tu aban- » donnas le parti républicain au commencement de notre » ſeſſion ; & depuis, as-tu fait autre choſe que nuancer d'hy- » pocriſie les délibérations ?

» Fabre & toi fûtes les apologiſtes de d'Orléans, que vous » vous efforçâtes de faire paſſer pour un homme ſimple & très- » malheureux : vous répétâtes ſouvent ce propos. Vous étiez » ſur la Montagne le point de contact & de répercuſſion » de la conjuration de Dumouriez, Briſſot & d'Orléans. La- » croix te ſeconda parfaitement dans toutes ces occaſions.

» Tu vis avec horreur la révolution du 31 mai. Herault, » Lacroix & toi demandâtes la tête d'Henriot, qui avoit ſervi » la liberté, & vous lui fîtes un crime du mouvement qu'il » avoit fait pour échapper à un acte d'oppreſſion de votre » part. Ici, Danton, tu déployas ton hypocriſie : n'ayant pu » conſommer ton projet, tu diſſimulas ta fureur ; tu regar- » das Henriot en riant, & tu lui dis : *N'aie pas peur, va* » *toujours ton train ;* voulant lui faire entendre que tu avois » eu l'air de blâmer par bienſéance, mais qu'au fond tu étois » de ſon avis. Un moment après, tu l'abordas à la buvette » & lui préſentas un verre d'un air careſſant, en lui diſant : » *point de rancune.* Cependant, le lendemain tu le calomnias » de la manière la plus atroce, & tu lui reprochas d'avoir » voulu t'aſſaſſiner. Hérault & Lacroix t'appuyèrent. Mais » n'as-tu pas envoyé depuis un ambaſſadeur à Pétion & à » Wimpfen dans le Calvados ? Ne t'es-tu pas oppoſé à la pu- » nition des députés à la Gironde ? n'avois-tu pas défendu » Stingell, qui avoit fait égorger les avant-poſtes de l'armée à » Aix-la-Chapelle ? Ainſi, défenſeur de tous les criminels, » tu n'en as jamais fait autant pour un patriote. Tu as accuſé » Roland, mais plutôt comme un imbécille acrimonieux, » que comme un traître ; tu ne trouvois à ſa femme que des » prétentions au bel-eſprit ; tu as jeté ton manteau ſur tous » les attentats, pour les voiler & les déguiſer.

» Tes amis ont tout fait pour toi ; ils placent ton nom » dans tous les journaux étrangers & dans les rapports jour- » naliers du miniſtre de l'intérieur.

» Les rapports dont je parle, envoyés tous les ſoirs par » le miniſtre de l'intérieur, te préſentent comme l'homme » dont tout Paris s'entretient ; tes moindres réflexions y ſont

» rendues célèbres. Nous avons reconnu, depuis long-temps,
» que tes amis ou toi rédigiez ces rapports.

» Danton, tu fus donc le complice de Mirabeau, de
» d'Orléans, de Dumouriez, de Briſſot. Des lettres de l'am-
» baſſadeur d'Eſpagne à Veniſe, au duc d'Acudia, diſent
» qu'on te ſoupçonnoit à Paris d'avoir eu des conférences au
» Temple avec la reine. L'étranger eſt toujours très-inſtruit
» ſur les crimes commis en ſa faveur. Ce fait eſt connu de
» Luilier, & peut s'éclaircir dans la procédure.

» L'ambaſſadeur d'Eſpagne dit dans la même lettre écrite
» au mois de juin dernier: Ce qui nous fait trembler, c'eſt
» le renouvellement du comité de ſalut public. Tu en étois,
» Lacroix; tu en étois, Danton.

» Mauvais citoyen, tu as conſpiré; faux ami, tu diſois,
» il y a deux jours, du mal de Deſmoulins, inſtrument que
» tu as perdu, & tu lui prêtois des vices honteux. Méchant
» homme, tu as comparé l'opinion publique à une femme de
» mauvaiſe vie; tu as dit que l'honneur étoit ridicule; que
» la gloire & la poſtérité étoient une ſottiſe: ces maximes
» devoient te concilier l'ariſtocratie; elles étoient celles de
» Catilina. Si Fabre eſt innocent, & d'Orléans, ſi Dumouriez
» furent innocens, tu l'es ſans doute. J'en ai trop dit: tu répon-
» dras à la juſtice ».

Citoyens, la conjuration d'Hébert étant dévoilée, ces jours derniers l'étranger s'efforça de verſer le ſcandale ſur tout ce que la liberté honore: on y impliqua les meilleurs défenſeurs de la liberté, on y impliqua même Marat; on annonça qu'il alloit deſcendre du Panthéon. Que ſon ombre en deſcende pour ſerrer le cœur des ennemis du peuple, & pour les confondre!

Il a été ourdi depuis ſix mois un plan de palpitation & d'inquiétude dans le gouvernement. Chaque jour on nous envoyoit un rapport ſur Paris: on nous inſinuoit avec ſoupleſſe, tantôt des conſeils imprudens, tantôt des craintes déplacées: les tableaux étoient calculés ſur les ſentimens qu'il importoit de nous faire naître, pour que le gouvernement marchât dans le ſens qui convenoit aux complots criminels; on y louoit Danton, on y accréditoit Hébert & Camille-Deſmoulins, & l'on y ſuppoſoit tous leurs projets ſanctionnés par l'opinion publique, pour nous décourager. Ces rapports osèrent nous dire pendant le procès d'Hébert, qu'on parloit d'arracher Marat du Panthéon & d'y mettre la Corday: ce ſont les mêmes plumes qui louoient Danton & Deſmoulins, qui traçoient ces horreurs. La faction de Dumouriez a fait aſſaſſiner Marat; ſes complices veulent encore aſſaſſiner ſa mémoire.

Ceux qui louèrent les vices de Dumouriez, étoient bien faits pour outrager ſa gloire & pour immoler ſa vertu.

Achevons de peindre ces hommes qui n'oſant ſe déclarer, ont conſpiré ſous la pouſſière. Ils eurent les qualités des conſpirateurs de tous les temps ; ils ſe louoient mutuellement, & diſoient l'un de l'autre tout ce qui pouvoit tromper les jugemens. Les amis du profond Briſſot avoient dit long-temps de lui qu'il étoit un inconſéquent, un étourdi même. Fabre diſoit de Danton qu'il étoit inſouciant ; que ſon tempérament l'entraînoit à la campagne, aux bains, aux choſes innocences. Danton diſoit de Fabre que ſa tête étoit un *imbroglio*, un répertoire de choſes comiques, & le préſentoit comme ridicule, parce que ce n'étoit qu'à ce prix qu'il pouvoit ne point paſſer pour un traître, par le ſimple apperçu de ſa manière tortueuſe de ſe conduire. Danton rioit avec Ducos, faiſoit le diſtrait près de d'Orléans, & le familier près de Marat qu'il déteſtoit, mais qu'il craignoit. Hérault étoit grave dans le ſein de la Convention, bouffon ailleurs, & rioit ſans ceſſe pour s'excuſer de ce qu'il ne diſoit rien.

Il eſt en outre quelques rapprochemens à faire ſur la conduite de ces hommes en différens temps. Danton fut un lion contre Lafayette l'ennemi de d'Orléans. Danton fut plein d'indulgence pour Dumouriez l'ami de d'Orleans. Danton propoſoit il y a trois ans aux Jacobins la loi de Valerius, qui ordonnoit aux Romains de tuer ſur l'heure ceux qui parleroient de Tarquin. Danton ne trouva plus ni d'éloquence ni de ſévérité contre Dumouriez qui trahiſſoit ouvertement la patrie, & vouloit faire un roi. Danton, comme je l'ai dit, opina d'abord pour le banniſſement du tyran & pour la mort enſuite. Il avertit ſouvent certains membres du comité de ſalut public, qu'il falloit beaucoup de courage pour y reſter, parce que l'autorité qu'on lui confioit étoit dangereuſe pour eux-mêmes. Ce fut Danton qui propoſa les 50 millions ; ce fut Hérault qui l'appuya : ce fut Danton qui propoſa qu'on érigeât le comité en comité de gouvernement ; c'étoit donc un piége qu'il croyoit lui tendre. Danton ayant été expulſé du comité, dit à quelqu'un : *Je ne me fâche point, je n'ai pas de rancune ; mais j'ai de la mémoire.*

Que dirai-je de ceux qui ſe prétendirent excluſivement les vieux Cordeliers ? Ils étoient préciſément Danton, Fabre, Camille-Deſmoulins, & le miniſtre, auteurs des rapports ſur Paris, où Danton, Fabre, Camille & Philippeaux ſont loués, où tout eſt dirigé dans leur ſens & dans le ſens d'Hébert. Que dirai je de l'aveu fait par Danton, qu'il avoit dirigé les derniers écrits de Deſmoulins & de Philippeaux ?

Vous êtes tous complices du même attentat. Tous, vous avez tenté le renverſement du gouvernement révolutionnaire & de la repréſentation ; tous vous avez provoqué ſon renouvellement au 10 août dernier ; tous, vous avez travaillé pour l'étranger, qui jamais ne voulut autre choſe que le renouvellement de la Convention, qui eût entraîné la perte de la République.

Je ſuis convaincu que cette faction des indulgens eſt liée à toutes les autres, qu'elle fut hypocrite dans tous le temps, vendue d'abord à la nouvelle dynaſtie, enſuite à toutes les factions. Cette faction a abandonné Marat, & s'eſt enſuite parée de ſa réputation, elle a tout fait pour détruire la République, en amoliſſant toutes les idées de la liberté ; elle eut plus de fineſſe que les autres ; elle attaqua le gouvernement avec plus d'hypocriſie, & ne fut que plus criminelle.

Camille-Deſmoulins, qui fut d'abord dupe & finit par être complice, fut, comme Philippeaux, un inſtrument de Fabre & de Danton. On racontoit comme une preuve de la bonhomie de Fabre, que celui-ci ſe trouvant chez Deſmoulins au moment où il liſoit à quelqu'un l'écrit dans lequel il demandoit un comité de clémence pour l'ariſtocratie, & appeloit la Convention la cour de Tibère, Fabre ſe mit à pleurer. Le crocodile pleure auſſi. Comme Camille-Deſmoulins manquoit de caractère, on ſe ſervit de ſon orgueil. Il attaqua en rhéteur le gouvernement révolutionnaire dans toutes ſes conſéquences ; il parla effrontément en faveur des ennemis de la révolution, propoſa pour eux un comité de clémence ; ſe montra très-inclément pour le parti populaire ; attaqua, comme Hébert & Vincent, les repréſentans du peuple dans les armées ; comme Hébert, Vincent & Buzot, lui-même il les traita de proconſuls. Il avoit été le défenſeur de l'infâme Dillon, avec la même audace que montra Dillon lui-même, lorſqu'à Maubeuge il ordonna à ſon armée de marcher ſur Paris, & de prêter ſerment de fidélité au roi. Il combattit la loi contre les Anglais ; il en reçut des remercîmens en Angleterre, dans les journaux de ces temps-là Avez-vous remarqué que tous ceux qui ont été loués dans l'Angleterre, ont ici trahi leur patrie ?

Fabre, plus d'une fois, provoqua l'agrandiſſement des pouvoirs du comité de ſalut public, ſoit par lui-même, ſoit par ſes amis ; nous frémîmes ſouvent d'un piége ſi méchant. Fabre eſpéroit que nous ſuccomberions ſous le fardeau de tant d'affaires, il s'en vantoit : mais le génie de la Liberté a vaincu pour nous. Celui qui parmi nous accepta toujours avec le plus de joie le pouvoir, fut Hérault, le complice de Fabre & de l'étranger. Tout ſe lie ; après que Fabre eut tout fait pour nous don-

ner une juriſdiction dans le dédale de laquelle il eſpéroit nous perdre, alors il fit attaquer les opérations du gouvernement.

Alors Hérault, qui s'étoit placé à la tête des affaires diplomatiques, mit tout en uſage pour éventer les projets du gouvernement. Par lui les délibérations les plus ſecrètes du comité ſur les affaires étrangères, étoient communiquées aux gouvernemens ennemis. Il fit faire pluſieurs voyages à Dubuiſſon, en Suiſſe, pour y conſpirer ſous le cachet même de la République. Nous nous rappelons qu'Hérault fut, avec dégoût, le témoin muet des travaux de ceux qui tracèrent le plan de la conſtitution, dont il ſe fit adroitement le rapporteur déhonté.

Nous avons intercepté des lettres de *Laas-Caſas*, ambaſſadeur d'Eſpagne à Vienne, dans leſquelles il rapporte les délibérations diplomatiques du comité du temps d'Hérault.

C'étoit dans ce même temps qu'environné de piéges & de reſponſabilité des ſuccès de quatorze armées, une nuée d'ennemis attaqua le gouvernement, c'eſt-à-dire, vous attaqua, vous-mêmes.

Le moment étoit favorable : l'Alſace étoit envahie ; Toulon étoit aux mains des Eſpagnols & des Anglois, Perpignan menacé ; nos armées malheureuſes dans le Nord, dans le Mont-Blanc, dans la Vendée, par-tout enfin. Alors le parti Hébert demandoit l'établiſſement de la Conſtitution, afin que dans ce chaos de dangers & d'adverſités, dans cette agonie factice de la Liberté, le paſſage du gouvernement révolutionnaire à un régime plus foible que ſes ennemis, fût le paſſage de la vie au tombeau. L'établiſſement de la Conſtitution fut demandé par Danton, l'ami de Fabre. En même-temps Philippeaux, ou plutôt Fabre, dont le ſtyle, l'hypocriſie, les inſinuations ſont reconnues facilement dans les écrits du premier ; en même-temps Philippeaux attaqua le gouvernement comme aſſocié à la trahiſon.

Philippeaux avoit autrefois écrit en faveur de Roland & de l'appel au peuple, & contre Marat. Philippeaux mit au jour, dans ces derniers temps, divers écrits, qui ſont évidemment de différentes plumes. Le but de ces écrits étoit d'en induire la complicité du gouvernement avec ceux qui trahiſſoient la patrie. Philippeaux, auteur quelques jours auparavant d'un catéchiſme ridicule, étoit devenu tout-à-coup un homme d'état. Philippeaux eſt l'ame du club de la liberté du Mans, où la repréſentation nationale n'a pas un ami, où l'on a demandé votre renouvellement, où l'on a dit que vous étiez uſés, dans le temps même que le diſoit Hébert.

Vous avez même appris ce matin qu'une révolte avoit

éclaté au Mans, contre Garnier, repréſentant du peuple. Cette révolte a été fomentée par ceux-là mêmes qui rédigèrent une adreſſe en faveur de Philippeaux. Ils ſont arrêtés: le tribunal révolutionnaire va inſtruire cette affaire. Revenons à notre ſujet.

On peut ſe ſouvenir que Fabre, en ce temps-là, ne quittoit point Camille ni Philippeaux. Fabre, en même temps qu'il dirigeoit ces deux perſonnages, étoit par-tout. Il étoit ſans ceſſe au comité de ſûreté générale; il étoit dans les groupes, à la police, à la commune, aux jacobins, aux cordeliers; il ſe multiplioit, & dictoit divers écrits; il ſe gliſſoit auprès des patriotes, & il eſt prouvé que cet homme qui s'étoit efforcé d'accroître l'autorité du comité, la ſappoit dans chacun de ſes membres. Au milieu des dangers qui environnoient la patrie, on délibéroit, les ſoirs, ſur tout ce que chacun de nous avoit remarqué de contraire au bien public dans la journée. Il ſe trouva que Fabre diſoit à chacun des membres du Comité du bien d'eux-mêmes, & du mal de chaque autre. Complice de Chabot, il l'accuſa lorſqu'il le fut accuſé comme Chabot accuſa ſes complices. Fabre s'attachoit ſur-tout à prouver que tous les complots avoient pour but de perdre Danton. La réaction de ces intrigues auroit été de renverſer le gouvernement & la repréſentation, de ruiner les partis oppoſés : & que ſeroit-il reſté ? Fabre & ſa faction !

Maintenant il faut rapprocher d'autres faits des précédens.

L'été dernier, Hérault cherchant des partiſans, ou tâtant les eſprits, dit que Lullier, procureur-général du département de Paris, avoit confié qu'il exiſtoit un parti en faveur du jeune *Capet*, & que ſi le gouvernement pouvoit perdre faveur & le parti arriver au degré d'influence néceſſaire, ce ſeroit Danton qui montreroit au peuple cet enfant.

Dans ce tems, Danton dîna ſouvent, rue Grange-Batelière, avec des Anglais; il dînoit avec Gusman, eſpagnol, trois fois par ſemaine, & avec l'infâme Saint-Amaranthe, le fils de Sartine, & Lacroix. C'eſt là que ſe ſont fait quelques-uns des repas à cent écus par tête.

Il eſt clair que le parti qui vouloit établir prématurément la conſtitution, celui qui attaquoit le gouvernement, celui qui attaquoit la Convension, celui qui corrompoit, celui qui vouloit un comité de clémence, avoient tous pour objet d'amener le dégoût du régime préſent, & il eſt évident que la royauté étoit celui qu'on y vouloit ſubſtituer.

Qu'on examine maintenant la conduite de tous ceux dont j'ai parlé, leurs liaiſons, leurs excuſes toujours prêtes en faveur des hommes tarrés; on reconnoît à des ſignes certains

le parti opposé à la révolution, & qui dissimula toujours. Que ceux dont j'ai parlé nous disent d'où vient leur fortune ; que Lacroix dise pourquoi l'été dernier il faisoit acheter de l'or par un banquier ?

Ceux qui depuis quatre ans ont conspiré sous le voile du patriotisme, aujourd'hui que la justice les menace, répètent ce mot de Vergniaud : *La révolution est comme Saturne, elle dévorera tous ses enfans.* Hébert répetoit ce mot pendant son procès ; il est répété par tous ceux qui tremblent & qui se voient démasqués. Non, la révolution ne dévorera pas ses enfans, mais ses ennemis, de quelque masque impénétrable qu'ils se soient couverts.

Les conjurés qui ont péri étoient-ils les enfans de la liberté, parce qu'ils leur ressemblent un moment ? La révolution dévorera jusqu'au dernier ami de la tyrannie ; il ne périra pas un véritable patriote par la justice : elle n'immolera que les factions criminelles.

Citoyens, elles méditent chaque jour votre perte : tous les fripons se rallient à elles. Elles s'attendoient depuis quelques jours à être démasquées. Danton, Lacroix disoient : *Préparons-nous à nous défendre.* Ainsi Hébert déja poursuivi par l'image de son supplice, crioit il y a trois décades : *On veut me perdre ; défendez moi.*

Un innocent parle-t il de se défendre ? a-t-il des pressentimens de terreur avant qu'on ait parlé de lui ? Les comités ont gardé prudemment le silence, & l'opinion & le peuple accusoient avant moi ceux que j'accuse. Ils s'accusoient, ils se désignoient eux-mêmes, car nous n'avions point parlé d'eux ; ils se préparoient à demander si nous voulions détruire la représentation, parce que nous les accusons ; & ceux-là nous font-ils un crime d'avoir accusé Brissot, Chabot & leurs complices ? veut-on les réhabiliter.

Soyez donc inflexibles : c'est l'indulgence qui est féroce, puisqu'elle menace la Patrie.

Quand les restes de la faction d'Orléans, dévoués aujourd'hui à tous les attentats contre la Patrie, n'existeront plus, vous n'aurez plus d'exemple à donner ; vous serez paisibles ; l'intrigue n'abordera plus cette enceinte sacrée ; vous vous livrerez à la législation & au gouvernement ; vous sonderez ses profondeurs, & vous déroberez le feu du ciel pour animer la République tiède encore, & enflammer l'amour de la Patrie & de la justice : alors il ne restera plus que des patriotes ; alors sera détruite l'illusion des intrigues, qui, depuis cinq ans ayant pris le masque de la révolution, voudroient aujourd'hui leur faire partager leur opprobre, en fai-

ſant dire que les patriotes ſeront tous déshonorés les uns après les autres. Ainſi donc, parce que des lâches & des ennemis de l'humanité ſe ſont faits prophetes, la Divinité en auroit perdu de ſa gloire ! parce que des hypocrites auroient uſurpé la réputation du patriotiſme, l'éclat du patriotiſme ſeroit obſcurci ! Ceux que je dénonce n'ont jamais été patriotes, mais ariſtocrates adroits & plus diſſimulés que ceux de Coblentz.

Toutes les réputations qui ſe ſont écroulées étoient des réputations uſurpées par l'ariſtocratie ou par des factions criminelles. Ceux qui nous reprochent notre ſévérité, aimeroient-ils mieux que nous fuſſions injuſtes ? Peu importe que le temps ait conduit des vanités diverſes à l'échafaud, au cimetière, au néant, pourvu que la liberté reſte. On apprendra à devenir modeſte ; ou s'élancera vers la ſolide gloire & le ſolide bien, qui ſont la probité obſcure. Le peuple français ne perdra jamais ſa réputation : la trace de la liberté & du génie ne peut être effacée dans l'univers. Opprimé dans ſa vie, il opprime après lui les préjugés & les tyrans. Le monde eſt vuide depuis les Romains ; & leur mémoire le remplit, & prophétiſe encore la liberté.

Pour vous, après avoir aboli les factions, donnez à cette République de douces mœurs. Rétabliſſez dans l'état civil l'eſtime & le reſpect individuel. Français, ſoyez heureux & libres ; aimez-vous, haïſſez tous les ennemis de la République ; mais ſoyez en paix avec vous-mêmes. La liberté vous rappelle à la nature ; & l'on vouloit vous la faire abandonner ! n'avez-vous point d'épouſes à chérir, d'enfans à élever ? reſpectez-vous mutuellement. Et vous, repréſentans du peuple, chargez-vous du gouvernement ſuprême, & que tout le monde jouiſſe de la liberté au lieu de gouverner. La deſtinée de vos prédéceſſeurs vous avertit de terminer votre ouvrage vous-mêmes, d'être ſages & de propager la juſtice ſans courir à la renommée ; ſemblables à l'Etre ſuprême, qui met le monde en harmonie ſans ſe montrer : le bien public eſt tout, mais pour la renommée, elle n'eſt rien.

Barnave fut porté en triomphe ſous vos fenêtres : où eſt-il !

Ceux que j'ai dénoncés n'ont jamais connu de patrie ; ils ſe ſont enrichis par des forfaits, & ce n'eſt point leur faute ſi vous exiſtez. Il n'eſt point de crime qu'ils n'aient protégés, point de traître qu'ils n'aient excuſés : avares, égoïſtes, apologiſtes des vices, rhéteurs, & non pas amis de la liberté, la République eſt incompatible avec eux, ils ont beſoin des jouiſſances qui s'acquierent aux dépens de l'égalité ; ils ſont inſatiables d'influence. Les rois comptent ſur eux pour vous détruire : à quelles proteſtations pourriez-vous croire de la

part de ceux qui, proſſant la main ſacrilége de Dumouriez, lui jurerent une amitié éternelle ? ſerment qui fut gardé. La Belgique & l'armée, vous & l'Europe, en êtes témoins.

Il y a donc eu une conjuration tramée depuis pluſieurs années pour abſorber la révolution françoiſe dans un changement de dynaſtie. Les factions de Mirabeau, des Lameth, de Lafayette, de Briſſot, de d'Orléans, de Dumouriez, de Carra, d'Hébert; les factions de Chabot, de Fabre, de Danton, ont concouru progreſſivement à ce but par tous les moyens qui pouvoient empêcher la République de s'établir, & ſon gouvernement de s'affermir.

Nous avons cru ne devoir plus temporiſer avec les coupables, puiſque nous avons annoncé que nous détruirions toutes les factions; elles pourroient ſe ranimer & prendre de nouvelles forces; l'Europe ſemble ne plus compter que ſur elles. Il étoit donc inſtant de les détruire, afin qu'il ne reſtât dans la République que le peuple & vous, & le gouvernement dont vous êtes le centre inviolable.

Les jours du crime ſont paſſés; malheur à ceux qui ſoutiendroient ſa cauſe ! La politique eſt démaſquée. Que tout ce qui fut criminel périſſe. On ne fait point de républiques avec des ménagemens, mais avec la rigueur farouche, la rigueur inflexible envers tous ceux qui ont trahi. Que les complices ſe dénoncent en ſe rangeant du parti des forfaits. Ce que nous avons dit ne ſera jamais perdu ſur la terre. On peut arracher à la vie les hommes qui, comme nous, ont tout oſé pour la vérité; on ne peut point leur arracher les cœurs ni le tombeau hoſpitalier ſous lequel ils ſe dérobent à l'eſclavage & à la honte d'avoir laiſſé triompher les méchans.

Voici le projet de décret :

La convention nationale, après avoir entendu le rapport de ſes comités de ſûreté générale & de ſalut public, décrète d'accuſation,

Camille-Deſmoulins, Hérault, Danton, Philippeaux, Lacroix, prévenus de complicité avec d'Orléans & Dumouriez, avec Fabre-d'Eglantine & les ennemis de la République; d'avoir trempé dans la conſpiration tendante à rétablir la monarchie, à détruire la repréſentation nationale & le gouvernement républicain : en conſéquence elle ordonne leur miſe en jugement avec Fabre-d'Eglantine.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.